



HAL
open science

Préface de Robert Proctor, Golden Holocaust

Mathias Girel

► **To cite this version:**

Mathias Girel. Préface de Robert Proctor, Golden Holocaust. Mathias Girel. Golden Holocaust: la conspiration des industriels du tabac, Editions des Equateurs, pp.I-X, 2014, 978-2-84990-278-3. hal-01388945

HAL Id: hal-01388945

<https://hal.science/hal-01388945>

Submitted on 27 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface de Robert Proctor, *Golden Holocaust*.

Dernière version avant épreuves

« On crie pour taire ce qui crie¹. » La variante macabre du petit aphorisme de Michaux, la petite phrase produite par l'industrie du tabac sous de multiples formes au cours du dernier siècle, pourrait paraître bien inoffensive au premier abord : « La recherche doit se poursuivre encore et toujours ». C'est cependant une phrase qui cache, qui leurre, qui divertit, et à la fin une phrase qui tue. Bienvenue dans *Golden Holocaust*, où sous les vérités indiscutables --- la cigarette est le fruit d'une recherche de pointe, de prouesses industrielles, technologiques, physiques et chimiques --- se profilent d'autres vérités moins triviales et plus sinistres : à côté de la recherche qui accroît notre savoir, existe une autre recherche qui s'attelle à saper les savoirs existants et n'est menée que pour créer le doute, une science construite uniquement pour rassurer et retarder l'action des instances réglementaires. Lorsque les premières assignations commencèrent à pleuvoir sur l'industrie du tabac américaine, dans les années 1980, la réplique ne tarda pas : à grands renforts de camions entiers d'archives, elle tenta de noyer les juges sous un déluge de dossiers et de documents qui représentent aujourd'hui *80 millions de pages*. L'idée était sans doute qu'un tel flot retarderait indéfiniment toute conclusion judiciaire. Qu'il serait longtemps impossible de proposer tout récit intelligible d'un siècle de cigarette. Que l'industrie pourrait masquer aux yeux des juges la connaissance qu'elle avait eue très tôt des propriétés cancérigènes de la cigarette et du pouvoir addictif de la

¹ Henri Michaux, *Face aux verrous*, Paris, Gallimard, 1954.

nicotine, malgré son discours officiel. C'était compter sans la ténacité des archivistes travaillant pour la justice, qui repérèrent très tôt des documents accablants et précipitèrent la condamnation des cigarettiers, et sans le talent d'historiens tels que Robert Proctor, Professeur d'histoire des sciences à Stanford, qui propose ici un passionnant document, un récit total sur la cigarette, cette réalité multiforme, létale et encore secrète par tant d'aspects. Il la rend tangible, déplie toutes ses dimensions et excelle à trouver les aiguilles dans les « meules de foin » des archives du tabac. Un des exploits du livre est ainsi de parvenir à donner une idée de cette richesse, de l'entrecroisement de ces dimensions, tout en ménageant une entrée claire dans chacun de ces domaines et sans jamais perdre de vue leur articulation.

L'enquête et ses obstacles

En effet, s'il ne s'agit pas de la première histoire de la cigarette, ni même de la seule qui mette en regard la connaissance qu'en interne l'industrie du tabac avait de la dangerosité de ses produits avec sa communication officielle à ce sujet², *Golden Holocaust* est le premier livre sans doute qui noue aussi nettement trois domaines qui, par leur ampleur, auraient pu opposer des obstacles quasi-insurmontables à l'enquête menée par

² Voir notamment R. Kluger, *Ashes to Ashes: America's Hundred-Year Cigarette War, the Public Health, and the Unabashed Triumph of Philip Morris*, New York, Alfred A. Knopf, 1996 ; S. Glantz et al., *The Cigarette Papers*, California, University of California Press, 1998 ; A. Brandt, *The Cigarette Century: The Rise, Fall, and Deadly Persistence of the Product That Defined America*, New York, Basic Books, 2007, et, en français G. Dubois et C.-É. Dubois, *Le rideau de fumée: les méthodes secrètes de l'industrie du tabac*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 ; S. Foucart, *La fabrique du mensonge*, Paris, Denoël, ch. 1.

Robert Proctor : le caractère démesuré de l'épidémie de la cigarette ; la réalité proprement tentaculaire de la cigarette elle-même, à la fois comme fruit d'une technologie de pointe, comme facteur dans le développement du marketing, de la contrebande, du sponsoring, de financement de recherche universitaire ; le caractère océanique, enfin, des archives internes du tabac.

Sur le premier point, comme on s'en convaincra sans peine à lire Proctor, on aurait tort de croire que la cigarette est une chose du passé, une affaire entendue depuis longtemps. La mesure du phénomène est encore gigantesque, dans toutes les directions. Il se fume, aujourd'hui encore, 6.000 milliards de cigarettes. *Chaque année*. On peut prédire, de manière tout à fait fiable, un décès par million de cigarettes fumées, 20 ou 25 ans plus tard. Un consommateur régulier de ce produit sur deux en mourra prématurément, comme 100 millions de personnes au XXe siècle et un milliard peut-être au XXIe, si rien ne change, ce qui en fait assurément la plus grosse épidémie existante, et la plus mortelle.

Ce qui est vrai des quantités l'est également du nombre de domaines de l'activité humaine sur lesquelles le tabac projette son ombre. La cigarette est ce que les sociologues pourraient appeler un « fait social total », qui met jeu la totalité de la société et de ses institutions. S'intéresser à elle, ce n'est pas seulement étudier un objet facilement isolable : c'est un produit mondialisé, et, comme Proctor le rappelle dans un témoignage qu'il a apporté lors d'un procès contre la compagnie Liggett, en 2007³, pour mener sa recherche et écrire ce livre, il a fallu s'intéresser de front : aux images du tabac, au

³ Voir Bates PROCTORR121307, p. 16 (Sur les cotes Bates, accessibles en ligne, voir la notice explicative au début des notes, p. ***).

discours de l'industrie à son sujet, au ciblage ethnique et racial, aux journaux, y compris internes, de cette industrie ; aux prouesses techniques par lesquelles on a rendu la fumée inhalable en jouant sur son pH, , au processus chimique de « *freebasing* » par lequel on augmente la quantité de nicotine libre directement assimilable par le fumeur, à la chimie du tabac, à la conception des filtres destinés à rassurer le public, tout en permettant au fumeur d'inhaler en fin de compte la même quantité de goudrons et de nicotine, à la question des cigarettes « moins dangereuses », aux questions politiques entourant la contrebande, à la mécanisation de l'industrie du tabac, aux conséquences de cette mécanisation sur la production et la fixation des prix, à la question de l'élasticité de la demande par rapport au prix, à l'infiltration de l'université par l'argent du tabac, à la fois au sens où l'industrie finance de la recherche au sein des universités, mais aussi où elle rémunère des universitaires pour témoigner en sa faveur lors des procès...

Une des marques caractéristiques de cette enquête est que Proctor la mène en exploitant les archives internes de l'industrie du tabac, ce qui ne représente pas un mince pari : rassemblées aujourd'hui sur le site internet de l'Université de Californie à San Francisco, ces archives, correspondant aux documents saisis lors de différentes procédures judiciaires des trente dernières années, comprennent aussi bien des documents techniques que des mémos, des plans média, de la correspondance avec des artistes et des sportifs célèbres, des stratégies commerciales, des coupures de presse, des livres entiers, et même une veille sur certains chercheurs susceptibles d'être ralliés à la cause (la France elle-même est bien présente dans ces archives). Ces archives ne

sont pas réservées aux seuls spécialistes, elles sont, à la suite d'une décision de justice également, en libre accès⁴.

Golden Holocaust a de ce fait quelque chose du roman policier, à ceci près que pour répondre à la question habituelle --- « qui a fait quoi ? » --- il faut répondre à une autre question : « qui savait quoi et quand ? » Qui était au courant de la dangerosité de la cigarette ? Qui, le sachant, ne l'a pas dit ? Que pouvait-on savoir, ou pas, en lisant la presse, en consultant toutes les sources publiques d'information ? Questions essentielles, car elles décident de la responsabilité des uns et des autres, le consommateur, parce que « tout le monde savait », ou l'industrie, qui se défend pourtant en disant que « personne n'avait de preuves ». Proctor nous propose de multiples explorations de cette mine des *Tobacco documents* pour trancher la question. On trouvera en fin de volume les notes et les renvois aux documents originaux. On a donc, ce qui n'est somme toute pas si fréquent pour un travail historique, à la fois les résultats de l'enquête *et* la possibilité d'en poursuivre les conclusions par une exploration plus personnelle, selon ses intérêts.

Comme dans les vrais romans policiers, il arrive aussi que l'on cherche très concrètement à décourager le détective d'enquêter. Proctor relève, ce qui est évidemment une litote, que « témoigner contre une industrie multimilliardaire qui a une longue histoire de harcèlement, ce n'est pas pour les âmes sensibles »⁵. Prétextant que le travail de recherche réalisé pour le livre à venir était ce qui justifiait sa présence comme

⁴ Voir encadré p. 28.

⁵ Tous les propos rapportés proviennent d'un entretien avec l'auteur, réalisé pendant l'été 2013, et dont une partie est parue dans le numéro spécial « Fauteurs de doute », de *Critique*, 799, janvier 2014, 992-1005.

témoin dans des procès, l'industrie a tenté, sans succès, de faire saisir, il y a quelques années, le manuscrit du présent ouvrage⁶. Le contenu est en donc si dérangeant qu'il a pu inspirer de telles tentatives d'intimidation, aujourd'hui encore.

Pourquoi ne sait-on pas ?

Cet intérêt pour ce qui est tu, pour ce qui est négligé par les recherches existantes, mais aussi pour les savoirs que certains acteurs mettent un soin tout particulier à enfouir et à rendre inaccessibles, est sans doute le fil conducteur du travail de Proctor comme de sa formation. Arrivant à Harvard dans les années 1970, du Texas et puis du Middle West, il avoue avoir eu une très mauvaise surprise : « Il existait une géographie profonde de la connaissance, relève-t-il, et cela tenait pour une grande part à la question de savoir ce que l'on considérait comme important, et qui l'on considérait comme important. » C'est cette frustration au fond qui le conduit à se rapprocher du collectif radical *Science for the People*, organisation progressiste et pacifiste, très sensibilisée aux usages politiques des pseudo-sciences et plus généralement aux mésusages de la science, bref « très attachée à rendre public ce qui était caché, à donner une parole à ce qui était silencieux, à inclure ce qui était exclu ». Cette perspective le rend plus sensible, pêle-mêle, à l'exclusion des femmes du monde scientifique, à la science militaire secrète, elle guide enfin son travail d'Instructor à Harvard, aux côtés de Stephen Jay Gould, Richard Lewontin et Ruth Hubbard,

⁶ Voir le glaçant récit de Jon Wiener, « Big Tobacco and the Historians », *The Nation*, 25 Mars 2010 (disponible en ligne sur www.thenation.com).

dans le cours « *Social issues of Biology* », qui le conduit à explorer de nombreux points négligés d'histoire des sciences. Dans ces domaines également, selon lui, « les scientifiques creusaient des canyons et laissaient de vastes plaines inexplorées ». Arpenter ces grands espaces négligés, relever les emplacements de ces failles, telle est sans doute la signature intellectuelle de Proctor.

L'originalité de ce travail --- cet intérêt pour la fabrication du savoir, sa fragilisation, sa distribution inégale et ses disparitions parfois --- était déjà sensible dans ses travaux précédents⁷. Le public français le connaît pour sa *Guerre secrète des nazis contre le cancer*, ouvrage dans lequel il éclairait un aspect méconnu de la science allemande de l'entre-deux-guerres, en montrant qu'à côté des horreurs commises au nom de la science par une partie de la communauté médicale, cette même science avait réalisé des avancées importantes dans la prévention du cancer, fait qui a été durablement oublié et que Proctor retraçait, tout en faisant la part des données proprement scientifiques et des fantasmes nationalistes sur l'intégrité du corps allemand qui présidaient souvent à ce type de recherches. Il est également l'historien des luttes contre le cancer, montrant comment la priorité qui a pu être donnée à certaines époques à la génétique fonctionnelle, par exemple, peut créer elle-même de l'ignorance si elle conduit à enquêter de manière moins précise sur les facteurs environnementaux et comportementaux. Proctor pousse plus loin que d'autres cette enquête sur

⁷ Il a co-dirigé, avec L. Schiebinger, *Agnology: the making and unmaking of ignorance*, Stanford Univ Pr, 2008, et avait publié auparavant *The Nazi war on cancer*, Princeton University Press, Princeton, N.J., 1999 ; tr. fr. *La guerre secrète des nazis contre le cancer*, Belles Lettres, 2001, *Cancer wars: how politics shapes what we know and don't know about cancer*, Basic Books, New York, 1995, et *Value-free science? Purity and power in modern knowledge*, Harvard University Press, 1991.

la manière dont des connaissances peuvent être occultées en posant avec ténacité cette question : « Pourquoi ne savons-nous pas ce que nous ne savons pas? Que devrions-nous savoir et que ne devrions-nous pas savoir? Comment pourrions-nous savoir différemment⁸? »

Fabriquer l'ignorance

C'est là l'inspiration d'un courant de travaux auquel Proctor a donné un nom étrange, l'« agnotologie », en référence au terme « ignorance », qui en grec a deux formes *agnoia*, désignant l'absence de perception ou de connaissance, et, plus rarement et plus tardivement, *agnosia*, un état d'ignorance ou de non savoir, les deux désignant la privation de *gnosis*, signifiant « savoir ». Si le nom est étrange, l'idée est simple : l'agnotologie est l'étude de la production de l'ignorance et également le processus même par lequel elle est produite, de la même manière que la biologie est à la fois l'étude du vivant et le phénomène du vivant lui-même. Elle est donc une discipline, ou plus modestement une thématique, qui se propose d'éclairer la « production culturelle de l'ignorance », que celle-ci soit comprise comme une frontière de la connaissance, qu'elle soit produite involontairement, lorsque par exemple une priorité dans un programme de recherche conduit de manière inopinée à négliger un autre domaine, ou enfin qu'elle soit visée, *produite*, dans une perspective résolument stratégique, comme c'est souvent le cas pour la cigarette.

⁸ R. N. Proctor, *Value-free science?: Purity and power in modern knowledge*, *op. cit.*, p. 13

Golden Holocaust ne porte en effet pas seulement sur une industrie et des faits, sur la cigarette comme produit, sur l'ingénierie qu'elle recouvre — Comment faire avaler de la fumée sans faire tousser, comment accélérer l'absorption de nicotine? —, il porte aussi sur des discours. Selon Proctor, l'industrie du tabac fonctionne en régime agnotologique lorsque, à partir des années 1950, de 1953 plus précisément, elle a tenté de bâtir une controverse de toutes pièces, de brouiller une connaissance constituée jusque dans ses propres laboratoires sur les propriétés cancérigènes de la fumée afin de rassurer le consommateur. Elle aurait « produit » de l'ignorance (sur la dangerosité du tabac) en instillant le doute. On verra, dans le chapitre « L'agnotologie en action », l'étendue de la « boîte à outils » de l'industrie du tabac. Elle a alors construit, et parfois imposé, un discours sur les moyens de preuve, sur la différence entre corrélation et causalité, sur la possibilité qu'il y ait plusieurs causes pour un même effet (que le fait d'être malade provienne du tabac, mais aussi de virus, du mode de vie), mais aussi plusieurs effets pour une même cause (que le fait de fumer et celui d'être malade dépendent par exemple d'une prédisposition génétique), sur la légitimité de transférer ce que l'on a appris des tissus du dos de la souris — badigeonnées de goudrons de tabac et développant des tumeurs — à ceux des bronches humaines. Elle produit une forme d'épistémologie dont le caractère artificiel n'apparaît pas forcément en première approche, car elle déplace souvent des modes de raisonnement éprouvés ailleurs, d'où l'intérêt du décryptage que Proctor propose ici.

Cette période est tout à fait décisive pour les historiens car elle concerne le moment où l'industrie connaissait les dangers du produit mais où la puissance publique, par l'intermédiaire du ministre de la Santé, n'avait pas encore pris position, comme ce sera le cas à partir de

1964, d'où l'importance des travaux qui retracent ce que l'on savait, et ce que l'on ne savait pas alors. Si cette guerre rhétorique a retardé l'infléchissement de la consommation de cigarettes, ne serait-ce que de dix ans, elle se chiffre, selon la proportion évoquée plus haut, en centaines de milliers, voire en millions de morts.

Cette perspective portée par Proctor a permis des lectures nouvelles, en particulier pour ce qui est de l'ignorance sciemment produite et entretenue. D'autres auteurs ont ainsi éclairé des stratégies de désinformation, de censure, de décrédibilisation de la science, qu'il s'agisse d'Etats, de collectifs, d'associations, dans des domaines aussi divers que l'amiante, le réchauffement climatique⁹, l'utilisation de certains plastiques¹⁰, la silicose, la migration des savoirs des colonies vers les métropoles.

Dans tous ces cas, ces enquêtes intéressent au premier chef le citoyen, avec lui la collectivité, ainsi que l'historien, mais aussi quiconque réfléchit à la place de la connaissance dans une démocratie. Etudier la connaissance, c'est également étudier tout ce qui barre la voie à cette connaissance, qui peut la faire échouer. Pour reprendre un mot de Peter Galison, il y a une anti-épistémologie tout aussi essentielle que l'épistémologie: « L'épistémologie demande comment on peut mettre au jour et s'assurer la connaissance, l'anti-épistémologie demande comme la connaissance peut être recouverte et obscurcie ¹¹ . » Aucune théorie de la connaissance

⁹ Naomi Oreskes, Erik Conway, *Les Marchands de doute*, trad. de l'américain par Jacques Treiner, Paris, Éd. Le Pommier, 2012, coll. Essais et documents, 524 p (éd. originale : New York, Bloomsbury Press, 2010).

¹⁰ G. Markowitz, D., *Deceit and Denial: The Deadly Politics of Industrial Pollution*, Berkeley, University of California Press, 2002.

¹¹ P. Galison, « Removing Knowledge », dans Proctor et Schiebinger (Dir.), *Agnology*, Stanford University Press, 2008, 45.

publique n'est possible sans une prise en compte de ces deux dimensions.

« Le contraire de la prohibition, c'est la liberté, alors que le contraire de l'abolition, c'est l'esclavage »

Le titre de cet ouvrage pourrait dérouter : « Golden » renvoie à la feuille d'or, autre nom du tabac, l'holocauste dont il est question désigne la centaine de millions de morts du tabac du siècle dernier et tous ceux qui viendront. L'alliance entre les deux, entre ce qui suggère une certaine forme de luxe, voire de futilité, et l'horreur brute de la mort de masse, traduit en fait bien le contraste entre la cigarette, devenue symbole d'aventure, de *cow boy* chevauchant dans la plaine, et les effets réels de la consommation de ce produit.

Il ne s'agit pas ici de défendre une nouvelle « prohibition », mais bien une « abolition ». Si l'ouvrage, comme le verra, conduit à estimer qu'il faudrait en finir avec la cigarette, il prend soin de ne pas se camper dans la posture prohibitionniste qui fédère contre elle les défenseurs d'une hypothétique liberté de fumer. L'abolition renvoie bien plutôt à la lutte contre l'esclavage et il est pour Proctor hors de question de laisser le vocabulaire de la liberté aux lobbies du tabac : « le contraire de la prohibition, c'est la liberté, alors que le contraire de l'abolition, c'est l'esclavage. »

Il est question ici d'une « conspiration des industriels du tabac », évoquée dans le sous-titre. Au moment où le « complotisme » est en passe de devenir une catégorie politique, il semble important de souligner que ce type de texte est aux antipodes de ce type de lecture et en est peut-être le meilleur antidote : le complotiste voit partout les traces d'un complot destiné à dissimuler à la plupart de ses contemporains, sauf à lui-même au fond, les rouages secrets de ce monde ; il en fait une grille

d'interprétation totale. Ce serait cher payer que de devoir renoncer, du fait des excès et de la folie au fond de celui-ci, à la description empirique de ces moments de l'histoire où un petit groupe d'acteurs cache la vérité au plus grand nombre pour en retirer un intérêt particulier, bref, quand il y a « conspiration ». Il est de la plus haute importance de pouvoir en faire un récit contextualisé, limité dans l'espace et dans le temps, avec des acteurs et des actions identifiables, ce qui est fait ici avec le plus grand soin et dans le plus grand détail.

On pourrait, enfin, sous-estimer l'urgence de ce livre, et imaginer peut-être que la cause est entendue, que la recherche scientifique est maintenant unanimement en train de témoigner au tribunal contre les divers industriels du tabac et que seule une poignée de mercenaires mène un combat purement procédurier et perdu d'avance. L'infiltration de l'université, à suivre Proctor, a pris des formes si diverses que le présent ouvrage est peut-être le premier à en dresser le sombre périmètre et une des réussites du livre consiste à montrer que si certains acteurs étaient parfaitement cyniques, d'autres ont pu être simplement naïfs sur les biais de financement, qui permettent d'encourager des recherches favorables, en leur accordant des crédits, et d'en compliquer d'autres, en leur refusant ces mêmes crédits, sans forcément avoir à intervenir sur chaque étape, sur chaque manipulation, sur chaque conclusion. L'emprise du tabac sur le financement de la recherche scientifique, qu'il s'agisse de la cancérologie, de l'épidémiologie, de la neuropharmacologie, des statistiques, de la cardiologie, ne s'effacera pas en quelques traits de plume, de même que l'immense armée de réserve des témoins-experts que l'industrie a confectionnée et entretenue. Pour ne prendre qu'un exemple emprunté, lui, aux sciences humaines et à l'histoire, qui joue maintenant une rôle de plus en plus

important dans les procédures en cours, puisque c'est finalement elle qui permet de répondre à la question « qui savait quoi ? »¹², la *doxa* actuelle n'est sans doute pas là où on le croit: trois historiens en tout et pour tout ont témoigné contre l'industrie du tabac, Robert Proctor, Alan Brandt et Louis Kyriakouides. On trouvera une très édifiante liste de dizaines d'historiens témoins-experts pour le tabac qui donne sans doute une bonne idée de la distribution des forces.

Comment penser alors cette articulation entre la recherche historique et le rôle du témoin ? On pourrait en conclure à tort que le témoin, l'expert, compromet par son engagement ce que le chercheur découvre de l'autre, que les deux postures sont incompatibles. Ce n'est en rien l'avis de Robert Proctor : « au fond, je pense que nous devons être humains d'abord, et chercheurs ensuite. Notre humanité est ce qui compte avant tout, et trop peu de mes collègues, j'en ai peur, saisissent véritablement cette idée. La recherche devrait ennoblir la condition humaine. Je n'ai jamais voulu être un mécanicien, un poseur de diagnostic ou le valet de qui que ce soit. Tout l'argument de mon livre *Value-Free Science* consistait à montrer que l'engagement ne compromettait pas forcément l'objectivité. De fait, il y a de nombreuses manières dont il peut la renforcer. La plupart des gens ne le comprennent pas. Cela provient d'un manque de courage et de lucidité morale. » Assumer ce courage, face à des procédures et des harcèlements bien réels, défendre cette « lucidité morale », tel est assurément ce qui préside à ce livre et

¹² Rappelons que dans une procédure opposant l'Etat de Californie et trois industriels du plomb, le témoignage des deux historiens David Rosner (Columbia) et Gerald Markowitz (CUNY) a conduit en décembre 2013 à une condamnation record d'1.1 milliard de dollars (Dossier 1-00-CV-788657 : *People of the State of California v. Atlantic Richfield Company, et al.* (« *Lead Paint Litigation* »)).

en fait bien plus qu'une description des faits et qu'une nouvelle histoire de la cigarette : des clés pour comprendre et pour agir.

Mathias Girel, février 2014.